

Celui qui ne boit pas de thé peut-il être chinois ?

Par Nicolas Zufferey
Professeur à l'université de
Genève.

En 1823, le Britannique Robert Bruce, officier de l'East India Company, repéra des théiers sauvages dans la province indienne de l'Assam. Jusque-là, il allait de soi que le théier – baptisé d'ailleurs *Thea sinensis* ou *Camellia sinensis* par les botanistes du XVIII^e siècle – était d'origine chinoise. Pour certains, la découverte de Bruce indiquait que le thé était d'origine indienne. Par la suite, on avança l'hypothèse de la « double origine » (le thé à petites feuilles serait d'origine chinoise, le thé à grandes feuilles d'origine indienne) ; puis l'hypothèse de l'« origine multiple », dans différentes aires géographiques de l'Asie du Sud-Est ; et, enfin, celle d'une souche unique, mais sur une aire plus vaste, aux confins de la Chine, de l'Inde et de la Birmanie actuelles.

Ces théories ne pouvaient satisfaire les Chinois. Ils traquèrent les théiers sauvages sur leur sol et en trouvèrent dans une dizaine de provinces, et sur au moins deux cents sites ; ils dénichèrent dans les textes anciens plusieurs références à des théiers sauvages ; ils rappelèrent qu'à l'époque de l'apparition du thé – il y a cent à deux cents millions d'années –, le nord de l'Inde était soit immergé, soit séparé de l'Asie par un océan. Enfin, ils firent valoir que les espèces à grandes et à petites feuilles étaient trop proches pour provenir de souches séparées.

En ces temps reculés, ni les Chinois ni les Indiens pas plus que la Chine ou l'Inde n'existaient à proprement parler, et cette volonté de récupérer le thé à tout prix peut paraître un peu ridicule – d'autant qu'elle s'accompagne parfois d'accents indignés qui rappellent le ton de discours patriotiques sur des questions autrement plus importantes comme l'indépendance du Tibet ou le statut de Taïwan. Cette susceptibilité est étonnante, personne ne contestant le rôle des Chinois dans la « découverte » du thé comme boisson, ou leur contribution à la « culture du thé » (*cha wenhua*).

Quel autre peuple, en effet, a fait du thé l'un des « sept trésors » des lettrés, avec la cithare (*qin*), les échecs, la calligraphie, la peinture,

- Chine
- Alimentation
- Histoire
- Identité culturelle

recherche

date - sujet - pays



la poésie et... l'alcool ? Dans quelle autre culture le thé est-il depuis un millénaire rangé parmi les « sept nécessités » de la vie quotidienne, au même titre que le bois de chauffage, le riz, l'huile, le sel, la sauce soja et le vinaigre ? Mais cette importance même confère à la question des origines une dimension particulière : l'histoire du thé est liée à l'identité nationale.

Tous les textes ressassent que l'usage du thé a « *cinq mille ans d'histoire* (1) ». Mais d'où vient ce chiffre ? Un lien est fréquemment fait entre la découverte du thé et la figure mythique de Shennong, le « Divin Laboureur », qui aurait vécu au début du III^e millénaire av. J.-C. La tradition veut certes que le *Bencao jing*, un traité de pharmacopée qui mentionne le thé, ait été l'œuvre de Shennong ; mais, le *Bencao jing* datant en réalité du début de notre ère, il ne prouve rien quant à la consommation de thé trois millénaires auparavant.

Deuxième explication de ces « cinq mille ans » : la durée même de l'histoire chinoise, dont les Chinois répètent à l'envi qu'elle est de cinq mille ans. Le thé étant en quelque sorte consubstantiel à la civilisation, la longueur de l'histoire de l'un et de l'autre ne doivent-ils pas coïncider ? Comme le dit un manuel récent sur le thé : « *Lorsque l'on feuillette les cinq mille ans d'histoire de la nation chinoise, on goûte presque à chaque page le parfum du thé* (2). » Le problème est que ce chiffre de « cinq mille ans » constitue une durée très exagérée en ce qui concerne l'histoire chinoise. Il résulte d'une confusion entre histoire et légendes : il renvoie à ces figures fondatrices qui auraient vécu au début du III^e millénaire avant notre ère, et notamment l'empereur Jaune, dont tous les Chinois se considèrent comme « *les enfants ou petits-enfants* ». Mais les premiers textes qui mentionnent ces personnages ayant été rédigés des millénaires plus tard, leur réalité historique est pour le moins douteuse.

Si l'histoire (l'écriture, le bronze, les premières villes, une organisation sociale complexe) commence à Sumer (Uruk) ou en Egypte il y a un peu plus de cinq mille ans, elle ne débute en Chine que mille cinq cents ans plus tard. Les premiers documents écrits en Chine datent en effet de la dynastie Shang (XVIII^e - XI^e siècle av. J.-C.), âge qui voit également les débuts du bronze. La Chine a donc environ trois mille cinq cents ans d'histoire, ce qui n'est pas rien, mais ne suffit pas à ses historiens.

Les premières sources écrites faisant référence de manière indiscutable au thé remontent à la dynastie Han (206 av. J.-C. - 220 apr. J.-C.). L'une d'entre elles est le remarquable *Contrat avec un serviteur* (*Tong yue*), daté de 59 avant notre ère, qui décrit en détail les tâches quotidiennes d'un domestique, dont celle d'acheter et de préparer le thé. Celui-ci n'a donc qu'un peu plus de deux mille ans d'histoire en Chine, et il faudra encore bien des siècles avant que son usage gagne l'ensemble du pays. Jusqu'au III^e siècle de notre ère, le thé paraît pour l'essentiel confiné à la province actuelle du

(1) Huang Zhigen, *Zhonghua cha wenhua* (« La culture chinoise du thé »), Presses universitaires du Zhejiang, Hangzhou, 2000, p. 28.

(2) Ye Yu, *Chadao* (« La Voie du thé »), Presses populaires du Heilongjiang, Ha'erbin, 2002, p. 1.

(3) Ye Yu, *op. cit.*, p. 18.

(4) Huang Zhigen, *op. cit.*, p. 28.

(5) Kit Chow and Ione Kramer, *All the Tea in China*, China Books and Periodicals Inc., San Francisco, 1990, p. 12.

(6) Huang Zhigen, *op. cit.*, p. 62.

(7) *Ibid.*, p. 1.

(8) Wang Congren, *Chaqu* (« Les Plaisirs du thé »), Editions Xuelin, Pékin, 2002, p. 191.

(9) Wang Ling, *Chinese Tea Culture*, Foreign Languages Press, Pékin, 2000, p. 52.

(10) Ye Yu, *op. cit.*, p. 2.

(11) Wang Ling, *op. cit.*, p. 51.

(12) Ye Yu, *op. cit.*, p. 1.

Sichuan, dans le sud-ouest de la Chine. Un recueil d'anecdotes du Ve siècle (le *Shishuo xin yu*) rapporte qu'un aristocrate du siècle précédent n'aurait pas reconnu le thé qu'on lui proposait, ce qui suggère qu'à cette époque le thé était encore une boisson exotique dans certaines régions.

Par la suite, le bouddhisme véhiculera cette plante vers le nord de la Chine, mais il faut attendre la dynastie Tang (618-907), et plus précisément le VIII^e siècle, pour que le thé devienne relativement courant ; c'est également au VIII^e siècle qu'il s'ancre dans la grande culture, avec le célèbre *Classique du thé* de Lu Yu (733-804), premier d'une longue série. Et c'est encore au VIII^e siècle que le caractère d'écriture *cha*, utilisé encore aujourd'hui pour désigner le thé, s'impose. On est donc très loin des cinq mille ans des manuels. Il reste que l'histoire du thé en Chine est beaucoup plus longue qu'en Europe, où il n'a été introduit qu'au milieu du XVII^e siècle.

D'innombrables livres et revues, des produits dérivés et un public de connaisseurs – qui ne sont pas sans rappeler certains traits de l'œnologie en France – témoignent d'un renouveau de l'intérêt pour la « culture du thé » depuis quelques années. Le thé a été élevé au rang de « boisson nationale » (*guoyin*) : selon bien des auteurs, il y aurait un rapport en quelque sorte essentiel entre le thé et la « nation » chinoise. Certes, le vin en France ou le whisky en Ecosse renvoient eux aussi à des enjeux identitaires ; mais on n'irait pas jusqu'à dire que la « culture du vin » égale ou résume la culture française tout entière.

En Chine, le thé partagerait avec la peinture et la poésie anciennes le fait d'être « fade » ou « sans saveur » (*dan*), mots français trop péjoratifs pour décrire l'état de subtile indifférenciation que les spécialistes de l'esthétique chinoise considèrent comme une qualité essentielle de l'œuvre d'art. D'autres liens sont faits avec la philosophie, la religion, ou, plus fondamentalement, avec la façon chinoise de voir le monde ou de vivre en société. Le thé est ainsi fréquemment associé à la notion d'« harmonie » (*he*), avec des discours qui oscillent entre le simple et le plus complexe : « *Normalement, eau et feu ne se tolèrent pas. Dans la voie du thé, non seulement ils se tolèrent, mais ils profitent l'un de l'autre* (3). » En d'autres termes, le thé permet d'harmoniser les contraires : boire du thé ensemble, c'est accepter, au moins pour un instant, de déposer les armes. Les accents peuvent être grandiloquents, comme dans ce manuel selon lequel « *la culture du thé est devenue un vecteur spirituel pour les hommes de ce monde qui recherchent la paix et la sérénité, et elle joue déjà un rôle important dans les relations internationales* (4) ».

L'idée d'une « Voie du thé » (*cha dao*) associant des dimensions techniques (le bon thé, la bonne eau, les bons ustensiles, la bonne préparation) et des dimensions spirituelles est plus que millénaire. Lu Yu, dans le *Classique du thé* dont il a été question ci-avant,

affirmait déjà que, « *lorsqu'en se consacrant au thé on s'imprègne de sagesse, de principes moraux, de vertu, qu'au moyen du thé on cultive sa nature et développe une bonne conduite, qu'on réfléchit à l'existence, qu'on médite et cherche la vérité, de façon à trouver bien-être spirituel et pureté morale, alors on atteint le royaume supérieur du thé : la Voie du thé* ». Contrairement aux Anciens, qui n'avaient pas l'idée d'une nation chinoise, et dont le message était donc en quelque sorte universel, les auteurs récents confèrent à leurs théories une connotation identitaire très forte, en reliant cette « culture du thé » à des traits selon eux typiques, voire essentiels, de la nation.

Pour un auteur, « *le thé se trouve dans os mêmes (5)* » : il devient une composante quasi biologique de l'identité chinoise. Un autre estime que « *la Voie du thé, c'est la nature chinoise profonde (6)* », et se demande si « *celui qui ne boit pas de thé peut quand même être chinois (7)* ». Beaucoup de textes insistent sur le fait que la simple habitude d'offrir du thé « *reflète parfaitement la culture et la politesse de la nation chinoise (8)* ». En opposition radicale avec l'Occident, qui « *prône le feu et le pouvoir, tandis que la Chine peut se décrire comme pacifique, douce et aimable, ferme et tenace. (...) Le thé, qui est doux et pacifique, s'accorde avec ces caractéristiques (9)* ».

Dans la même veine, les Chinois opposent leur Voie du thé à la cérémonie du thé japonaise (*chanoyu*) : l'usage du thé en Chine « *n'obéit pas à des exigences aussi inflexibles que la Voie du thé japonaise ; du point de vue des habitudes de vie de nous autres les Chinois, la façon japonaise de boire le thé est totalement dénuée de joie de vivre (10)* ». « *Nous les Chinois considérons que la façon artistique (japonaise) de boire le thé n'est qu'une pure forme, alors que le but devrait être de manifester l'esprit intérieur (11)*. » Les Japonais apprécieront.

Plus gênant encore est l'usage du thé comme ciment national, comme moyen de transcender les différences, voire les antagonismes, entre Hans et non-Hans : « *Les 56 ethnies ont toutes une relation affective profonde avec le thé. Cela s'explique peut-être par le fait que toutes descendent [des souverains mythiques] Yandi et Huangdi et sont unies par des liens de consanguinité (12)*. » Ce souci d'harmonie n'empêche pas les hiérarchisations, bien des auteurs affirmant que la façon dont certaines ethnies consomment le thé (par exemple en le mélangeant avec d'autres ingrédients) correspond à un stade primitif de la « culture du thé » – les Hans, qui boivent le thé sans adjonction, étant bien entendu au stade le plus avancé.

Il est intéressant de lire cette instrumentalisation du thé par rapport au contexte politique actuel. Depuis le début du XXe siècle, l'orthodoxie politique oscille entre idéologie révolutionnaire, qui présuppose un rejet plus ou moins total du passé, et discours nationaliste, qui, au contraire, insiste sur la grandeur de l'histoire

« nationale ». Depuis la fin des années 1970, les idées révolutionnaires sont en fort recul en Chine, et le pouvoir s'appuie sur un discours national, avec une valorisation des traditions et des valeurs anciennes (dont la « culture du thé »), et ce d'autant plus volontiers que certaines de ces valeurs (notamment « confucianistes ») peuvent apparaître comme une morale de substitution dans une société en mal de repères.

NICOLAS ZUFFEREY.

Dossier : Chine

- ▶ Les ressorts cachés du dynamisme chinois, par Roland Lew
- ▶ Mutations incertaines de l'économie, par Lyes Si Zoubir
- ▶ De Mao Zedong à Hu Jintao
- ▶ Emergence d'une diplomatie active, par Dingli Shen
- ▶ Les guerres de l'opium revisitées, par Alain Roux
- ▶ Entre Pékin et Tokyo, l'ombre des nationalismes, par Claude Leblanc
- ▶ Celui qui ne boit pas de thé peut-il être chinois ?, par Nicolas Zufferey
- ▶ Retour de l'Asie sur la scène mondiale, par Philip S. Golub
- ▶ Lettre au capitaine Butler, par Victor Hugo
- ▶ « Chine » : compléments documentaires

LE MONDE DIPLOMATIQUE | OCTOBRE 2004 | Pages 16 et 17
<http://www.monde-diplomatique.fr/2004/10/ZUFFEREY/11561>

Traductions de cet article >>